

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Blaise Ndala

Blaise Ndala, Paul Kawczak, Guy Alexandre Sounda and Fiston Loombe Iwoku

Number 181, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

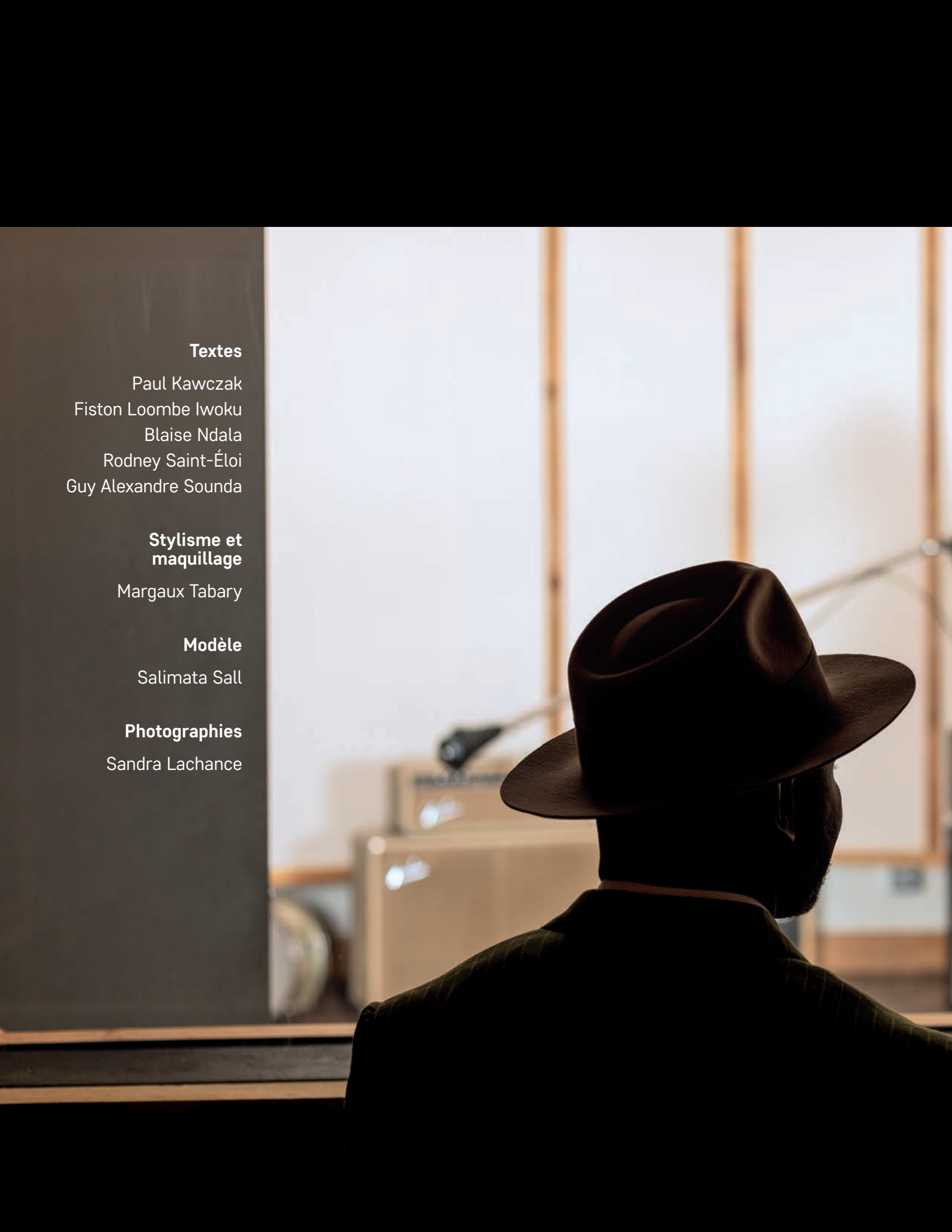
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ndala, B., Kawczak, P., Sounda, G. A. & Loombe Iwoku, F. (2021). Blaise Ndala. *Lettres québécoises*, (181), 4–23.

A man in a dark suit and fedora hat is seen from the back, looking out a window with vertical bars. The scene is dimly lit, with light coming from the window, creating a silhouette effect on the man. The background shows a blurred interior space with some equipment.

Textes

Paul Kawczak

Fiston Loombe Iwoku

Blaise Ndala

Rodney Saint-Éloi

Guy Alexandre Sounda

Stylisme et maquillage

Margaux Tabary

Modèle

Salimata Sall

Photographies

Sandra Lachance

Blaise Ndala



Cher Blaise,

Je t'écris, et il me prend un fou rire. Je ne sais trop pourquoi. Comme si j'entendais en moi l'écho de ta voix. Je décroche le téléphone. J'appelle.

Mon frère, dis-je.

Mon cher Poète, réponds-tu.

C'est dans cette balançoire de gestes et de confidences que se déroulent nos échanges. Je suis heureux d'être ton éditeur. Comme si éditer voulait simplement dire, pour toi et moi, entrer en humanité, partager le même destin simplement par le pouvoir des mots.

Notre tournée de la vie et du monde commence ainsi. Toujours tes dernières lectures, des nouvelles du pays, de nos villes abîmées par l'actualité. Tu précises, la République du Congo démocratique, une république qui a besoin d'ajouter le déterminatif « démocratique » à son nom, c'est une république qui ment, puis on connaît la suite. On rit pour ne pas mourir de honte. Je te parle de Port-au-Prince que tu connais pour y avoir travaillé comme juriste, et aussi de Jérémie, là, on y était ensemble, il y a quelques années. Je te dis l'immense et désespéré courage de vivre là-bas, l'horreur d'une élite répugnante, et l'épuisement de l'espoir. Quel deuil, mon pays ! Nous nous racontons nos exils. Nos familles perdues, disparues ou vivantes. La misère qui ronge les montagnes. Et les pays du Nord, l'Occident, qui pataugent dans l'impuissance la plus spectaculaire. Puis, nous traçons la géographie de nos errances : Ottawa, Montréal, Dakar, Gatineau, Paris, Bruxelles, Saint-Malo. Le tour du monde un dimanche matin, autour d'un café. Cela ne s'arrête pas puisque nous parlons de livres et de littérature. Dans ce tout-monde, tu me ramènes souvent des nouvelles fraîches d'Afrique. Tu as rencontré à Conakry le grand frère, Tierno Monenembo. On parlait de ses derniers coups de gueule. Immense auteur ! Et on disait honneur. Et on disait respect. À la grande richesse de son œuvre. À ses convictions politiques et à son engagement pour la Guinée. La conversation glisse naturellement vers le tout dernier roman de Sami Tchak, *Les fables du moineau*, dont tu me dis le plus grand bien. Puis, la littérature devient vie. Ta ligne de vie. Les mots illuminent les choses. La magie reprend le dessus. L'urgence d'écrire. La tentation d'exister et d'être utile. Je veux dire que la littérature se confond avec la condition d'exister. Je cite Ken Bugul de qui je viens de recevoir une gentille lettre. Puis, on refait notre géographie, de Dakar, en pensant aux grandes dames des lettres sénégalaises, Mariama Bâ, Aminata Sow Fall. Et on évoque aussi Sony Labou Tansi, l'écrivain des deux Congo. Et soudain, on opère le virage politique. Est venue comme une évidence la question coloniale. Pourquoi est-elle si présente dans nos vies la question coloniale ? Tu me dis avec un certain empressement, comme si la responsabilité nous incombait à nous, de refaire/défaire l'histoire. Voici le maître-mot. L'histoire. Comment défaire l'histoire ? Comment réparer ces siècles d'horreurs ? C'est ce que tu essaies de comprendre à travers tes romans, je crois. C'est le sens de ton écriture : repenser l'histoire. Non pas en victime. Plutôt comme le yoleur dont parle Aimé Césaire. À l'aéroport de Fort-de-France, je lis toujours avec joie ces vers de Césaire : « Si j'étais jeune, je serais un yoleur. » Le yoleur qui pousse sa barque, fendant calmement la mer, fixant l'horizon de demain. Écrire l'histoire en provision d'utopies et de visions. C'est ce mélange de colère et de poésie qui t'empêche de dormir la nuit, j'en suis sûr. Je veux que tu saches combien me sont chères tes phrases auréolées d'histoires et d'humanités. Je te vois planté dans ton destin, mon cher Capitaine, je te voir créer l'espérance pour nos îles. Ici, dans nos exils, on nous apprend à parler de racisme, on dit le mot en n. Mais entre nous, il n'y a pas de mot en n, ces mots nous représentent. Il est encore permis, pour nous, et nos identités, de le dire, car nous sommes les nègres d'une histoire que l'on commence à peine à raconter. Ça cafouille des fois. Ça fait trop de bruits. Mais, je sais, malgré nos erreurs, malgré nos désaccords, tantôt l'écriture, tantôt l'histoire qui nous rassemble, nous devons poursuivre main dans la main le combat pour une humanité plus juste. Car, toi et moi, nous avons rendez-vous avec l'histoire. Je comprends pourquoi tu cites toujours ces noms d'auteurs : Emmanuel Dongala, Léonora Miano, Hemley Boum, Jean-Claude Charles, et ton romancier chouchou Yasmina Khadra.

Je voudrais continuer cette lettre, avec nos langues, et la rumba de Franco Luambo, pour ne pas oublier où sont enterrés nos ombilics, pour nous rassembler au pied du baobab qui nous a vus grandir.

Mbote... Sak pase. Boni. Kenbe la !

Rodney

P.-S. – Pardonne-moi de n'avoir pas été trop éloquent dans cette lettre. La rhétorique a les dents dures. Je relirai ton roman *Dans le ventre du Congo* pour me rappeler l'immensité de la route.



Méconnais-toi toi-même



Photo | Sandra Lachance

Autoportrait

Blaise Ndala

« *On ne peut pas se voir
si on ne regarde pas vers l'extérieur.* »

— Sony Labou Tansi, *Encre, sueur, sang et salive*

Il y a la mère et demie

Au Zaïre¹ de Mobutu Sese Seko, au début des années 1970, la dictature a beau décider du lever et du coucher du soleil, un démon lui résiste : l'amour. Et lorsque deux jeunes enseignants se croisent à la sortie d'un culte dominical catholique, Paul, vrai faux timide mais grand séducteur devant l'Éternel, tire le premier. Anash, la très jolie Anash, n'a pour toute armure que son sourire. Mal lui en prendra.

« L'amour dure trois ans », clamera Frédéric Beigbeder ?

En leur temps, ces deux-là auront tenu la dragée haute aux prédictions les plus pessimistes. Ils feront mieux que tripler le chiffre fatidique. De leur amour, je serai le fruit premier. Né à la Saint-Jean-Baptiste sans soupçonner qu'entre les deux tourtereaux d'antan, l'avenir se conjugue déjà au passé. Sans me douter, à l'ombre de l'homme qui me lit *Michel Strogoff* avant de se pencher sur mon résumé d'*Ali Baba et les quarante voleurs*, que le beau couple qui faisait naguère se retourner les têtes n'est plus qu'un lointain souvenir.

« Le mariage, mon garçon, c'est que de la fumée, rien d'autre ! », lancera ma mère des années plus tard. Mauvaise langue, je lui rétorquerai : « Qui Paul embrasse, mal étreint. »

Avant de disparaître du paysage comme un personnage des *Mille et une nuits*, mon père, lecteur boulimique et admirateur de Bernard Pivot, m'a transmis la passion des livres. Un virus contre lequel ma mère se garde bien de prescrire un vaccin. Comme sa sœur Suzanne qui vit avec nous et que j'adore, ma mère joue au théâtre avec Les Perles Noires. Le soir,

je donne la réplique à ces dames, les aide à mémoriser leurs textes. Ainsi accueillons-nous dans la famille tantôt le Camerounais Guillaume Oyônô Mbia (*Trois prétendants... un mari*), tantôt le Français Emmanuel Roblès (*Montserrat*). Il y a du bonheur dans l'art.



Je me découvre désespérément nul au soccer. À dix ans, mon roman sur les surfaces de réparation pourrait s'intituler *L'angoisse du gardien de but au moment du penalty*. Si ce n'est que, contrairement au héros du classique de Peter Handke, je suis celui qui laisse ses plumes au gardien de but adverse. Maillon faible avéré, mes copains m'envoient valser quand vient le moment de constituer l'Invincible Armada. Tant pis : armé d'une boîte de conserve percée, j'amuse la galerie en singeant le journaliste sportif de *La Voix du Zaïre*, la radio d'État. Échaudé par un public qui grossit d'un derby à l'autre, je m'invente un futur où je parcours le monde à arracher des interviews aux dieux des stades.

En salle de classe, je donnerais une jambe en échange du pouvoir magique de disparaître lorsque Monsieur K, mon instituteur de cinquième année, passe de la dictée française à ce casse-tête chinois que l'on appelle « problème ».

Je m'évade.

Je réécris *Michel Strogoff* en prenant soin de remplacer le tsar par Mobutu Sese Seko, le Guide du Zaïre. Les méchants Tartares de Jules Verne deviennent « les ennemis de la révolution zairoise » que le parti unique nous conjure d'abhorrer.

J'écris des poèmes.

Jusqu'au jour où Monsieur K me surprend et me somme de remplir un cahier de deux cents pages avec la phrase suivante : « Je n'écirai plus mes poèmes ridicules pendant les leçons de calcul. »

« Tu... tu te prends pour Senghor ? », fulmine-t-il, l'œil mauvais, réussissant presque à dompter son virulent bégaiement.

Je connais Léopold Sédar Senghor, père de l'indépendance du Sénégal. J'ignore alors qu'il est le plus grand poète d'Afrique.

Convoquée séance tenante, ma mère, après avoir lu et relu la « pièce à conviction », aura ces mots qui résonneront longtemps au plus profond de moi : « Pas pendant les leçons, mais tu continues, d'accord ? Qui sait si ton père qui est à l'origine de tout ça ne tombera pas un jour sur un livre avec ton nom dessus... Qui sait si ce n'est pas un livre de toi qui lui fera comprendre la bêtise qu'il a commise de nous abandonner ? »

Le prêtre qui aimait les arts

À douze ans, mes camarades et moi jouons dans une pièce de théâtre dont j'ignore qu'elle changera ma vie. Voilà dix-huit ans que Nelson Mandela croupit au bagne de Robben Island. *Les armes et les larmes de Soweto* raconte les émeutes raciales d'un township aux portes de Johannesburg.

*Nous glorieux peuples blancs d'Afrique du Sud
Réunis autour du parti du nouveau national
Ayant pour politique l'apartheid*

*Prenons l'engagement solennel
De préserver la variété des races et des cultures
Voulues par Dieu...*

Telle est l'antienne que nous reprenons à l'envi, alors que notre metteur en scène, le révérend Frère H, jeune prêtre charismatique et féru de culture, éveille nos jeunes consciences au sort des Noirs d'Afrique du Sud. Révérend Frère H qui a supplié ma mère de le laisser « faire de ce bonhomme le grand monsieur qu'il est déjà ».

Notre pièce fait un tabac dans le diocèse où je vis avec ma mère, mes deux sœurs et mon frère cadets. Frère H, qui est aussi mon professeur de français, de même que mes petits camarades me pardonnent de ne pas être Diego Maradona, l'enfant prodige du soccer argentin. À moi qui interprète l'avocat « blanc » des étudiants noirs condamnés à la peine capitale par le régime suprématiste du pays de Mandela, ils collent un surnom : maître Johansson.

« Grande sœur Anash, ton fils est fait pour le barreau, il faudra l'envoyer à la fac de droit. Je le vois d'ici défendre la veuve et l'orphelin. »

Dans les yeux de ma mère, une mer nommée fierté.

Trois décennies plus tard, lorsque Avocats sans frontières Canada m'offrira le poste de représentant en Haïti, ma mère voudra savoir à quoi joue Dieu là-haut.

Frontière, es-tu là ?

Sur le campus de l'Université de Kinshasa, ma passion pour le théâtre a trouvé un exutoire dans les procès fictifs. Mon étalon n'est pas Molière, mais un certain Jacques Vergès. Autrefois résistant, puis militant anticolonialiste, le Franco-Algérien a été l'avocat, entre autres, du nazi Klaus Barbie et du terroriste international Carlos. Ce redoutable plaideur, que les combattants indépendantistes algériens avaient surnommé « Mansour » (le Victorieux), suscite une fascination sans bornes chez l'étudiant que je suis. Sa verve, son intrépidité à se lancer à corps perdu dans des causes que le commun des avocats juge perdues d'avance n'ont d'égal que le panache avec lequel il théorise sa désormais célèbre « défense de rupture ».

Avec Vergès, l'accusé se fait accusateur. Il dénie toute légitimité au tribunal. Il prend la société à témoin. Avec l'art et la manière. On le voudrait *Acquittator*. Il sera *Conquistador*.

Vergès, défenseur passionné des « monstres », est-il un monstre qui se cache derrière un théâtre codifié nommé prétoire ? Mon père (revenu dans le décor depuis quelques années) y va d'une analogie : « Pas plus que les personnages malfamés de tes fictions ne font de toi un salaud. » Suzanne, ma tante que j'appelle affectueusement Mama-Nzambi (« Dieu-Mère » en kikongo), tempère : « Il restera toujours des limites à ne pas dépasser, cher maître. Ni le droit ni l'art ne permettent de bafouer ce qui fait de nous des êtres d'humanité. » Je comprends que la vérité, si elle existe, est logée dans le subtil interstice que les écrivains et les écrivaines tentent de trouver depuis la nuit des temps.

Plus tard, je prendrai du plaisir à croquer aussi bien Modéro le chanteur avec *J'irai danser sur la tombe de Senghor*

(L'Interligne, 2014), que Mark De Groof, figure du colon belge sans scrupules, avec *Dans le ventre du Congo* (Mémoire d'encrier, 2021).



Mes fictions s'écrivent désormais à un rythme moins soutenu. L'ex-Zaïre va à vau-l'eau. Charles Djungu Simba, un romancier que la dictature garde dans son collimateur, a campé une satire² dans un enfer verdoyant baptisé Oyombokaté (« Ceci-n'est-pas-un-pays »). Mes parents en sont persuadés : diplôme de droit en poche, c'est en Occident qu'il faut aller fourbir ses meilleures armes. « Tu appartiens à l'horizon insaisissable et personne n'y peut rien », dira mon grand-père maternel, au moment des adieux.

Une pile de manuscrits et les derniers CD de mes artistes de cœur dans la valise (Koffi Olomidé, Céline Dion, MC Solaar...), j'embrasse le pays de Tintin.

Entre les amphithéâtres de Louvain-la-Neuve et la Cour européenne des droits de l'Homme à Strasbourg, je découvre la vieille Europe. Si l'effervescence intellectuelle y est à l'image de ce dont j'étais témoin depuis l'Afrique, voici un monde qui semble douter de sa pérennité comme pôle civilisationnel. Me frappe, entre autres, une certaine doxa autour de la figure de « l'étranger » sur fond de repli identitaire. Ici, le demandeur d'asile a été remplacé par le « migrant ». À Paris, polémistes et politiciens d'une droite qui se proclame décomplexée vont jusqu'à préempter le mot du poète martiniquais Aimé Césaire. Ils évoquent un processus « d'ensauvagement³ » de la société française.

La Belgique n'est pas en reste. Par certains aspects, le corpus des droits de la personne que m'ont servi mes professeurs se décline comme l'antithèse de ce que j'observe dans la capitale de l'Europe. Une métropole quadrillée par les statues de Léopold II, le roi qui s'octroya autrefois la terre de mes aïeux à titre de propriété privée avant d'y installer l'horreur. À la RTBF, l'émission qui tient en haleine la Belgique francophone a été baptisée *Tout ça (ne nous rendra pas le Congo)*⁴.

Ma Belgique est aussi celle des amitiés qui se nouent pour la vie. Celle où, comme au Congo, des amis qui lisent les textes que j'écris dans la solitude hivernale tentent de me convaincre de me tourner vers un éditeur. Si j'ai quelque obsession, elle n'a rien à voir avec les mots d'encouragement que m'avait lancés autrefois ma mère. Des mots qu'elle rappellera à ma mémoire défaillante un soir d'octobre 2015, en apprenant que huit ans après avoir quitté le territoire de l'ancienne puissance coloniale, mon premier roman était honoré à l'intérieur des murs de l'Hôtel de Ville de la capitale du Canada.

Qui ne cherche pas (se) trouve

Ma mère, Dieu-Ma-Mère, ma compagne et mes amis savent que c'est sur un malentendu, ou plus exactement à l'issue d'un sympathique chantage, qu'un beau jour le lecteur compulsif que je demeure a accepté de relever le défi de la publication. Mon arrivée au Canada y a fortement contribué. Depuis, j'y prends un plaisir nourri par toutes les rencontres qui jalonnent les chemins que

me font emprunter mes livres. D'Ottawa à Saint-Malo en passant par Jérémie, en Haïti, le juriste que je suis devenu a vu s'ouvrir devant lui un univers dont il n'avait aperçu qu'une fulgurance à la lecture de *La vie et demie*, de Sony Labou Tansi. C'était à treize ans, là-bas, dans la petite bibliothèque de l'Alliance franco-zaïroise de la ville de Kikwit.

Mais si vous croyez que ce que je viens de raconter signifie que j'ai « appris » le métier de romancier, vous n'y êtes pas du tout. Je suis un accident. Je suis un auteur qui s'est trouvé en ne (se) cherchant pas. Je suis un écrivain qui ne sait pas grand-chose de comment il faille écrire. Je n'ai pas étudié en lettres, je ne me suis jamais assis dans un atelier d'écriture pour apprendre les gammes sous le regard bienveillant d'un écrivain expérimenté.

Je suis entré en littérature par effraction, en marge de mon rêve d'avocat. Certes, il y a des lectures qui ont déclenché un électrochoc dans mon esprit étant jeune – Sony Labou Tansi et Gabriel García Márquez –, mais il n'y a pas eu d'apprentissage au sens conventionnel. Je n'ai reçu pour seule « accréditation » que les échos des lecteurs, un quitus qui m'autorisait à me sentir légitime. Ce même quitus qui m'interdit de laisser le syndrome de l'imposteur brouiller ma vue devant l'aquarelle inachevée du pays de l'enfance.

Lorsqu'une idée me prie de lui fournir une poignée de personnages dignes d'une fiction, je ne me demande pas si ça prend la tête à Papineau. Je procède de la seule manière que je connais.

J'écris à l'oreille, comme ces brasseurs de rumba congolaise à qui personne n'a appris le solfège ; comme ces ébénistes qui rabotent le bois jusqu'à obtenir le lissage parfait du meuble qu'ils ont promis à un être cher. J'écris comme d'autres dansent ou se *shootent* à la pornographie. J'écris comme il m'arrive de chanter sous la douche ou en cuisinant un poulet à l'arachide. Si ça sonne faux, j'ajuste, histoire de m'assurer que la mélodie qui s'en dégage s'arrime à celle qui monte du fond de mes tripes. Adossé à ma bibliothèque où sommeillent les plus grand-es, je tente de convoquer la magie dont les déesses et les dieux créditent les vingt-six lettres de l'alphabet. Je parle de cette cabale qui veut que la même histoire livrée par deux mains distinctes accouche ici d'un récit envoûtant, là-bas d'un ersatz de prose qui vous tombera des mains deux paragraphes à peine après l'incipit. La suite n'est que littérature, et partant, appartient aux lectrices et aux lecteurs.

1. Nom par lequel le Congo (République démocratique du Congo) a été désigné entre 1971 et 1997.

2. Charles Djungu Simba, *On a échoué*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encre noires », 2002.

3. Dans *Discours sur le colonialisme* (1950), Césaire explique que le colonialisme entraîne le « progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent » européen.

4. Émission consacrée au documentaire du réel depuis 2002. L'expression se veut une remarque désabusée et nostalgique sur le monde qui change, l'analogie visant ici à faire constater aux Belges que de la même manière que leur pays n'a pu conserver le Congo et ses richesses fabuleuses, on ne pourra jamais retrouver ce que l'on a perdu.

lire *et prendre la route*

d'un océan à l'autre



*Je m'installe au volant
et je roule.
Dans ma tête, je reprends
encore une fois le fil
de mon histoire...*

Errances
MARIE-THÉ MORIN
Éditions Prise de parole

*Je vais aller «trucker» pour
un boutte. Tout seul avec
moi-même. Tout seul
avec cette route qui s'étend
au-devant entre les montagnes
et ces rivières à traverser.*

Le boutte de la route:
Chroniques en dix-huit roues
YVES LAFOND
Éditions de la nouvelle plume



*Z'êtes prêt ? Montez à bord
et vrombissons en chœur.*

Le livre Uber
BRIGITTE PELLERIN
Éditions L'Interligne

REFC Regroupement des
éditeurs franco-canadiens

refc.ca



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



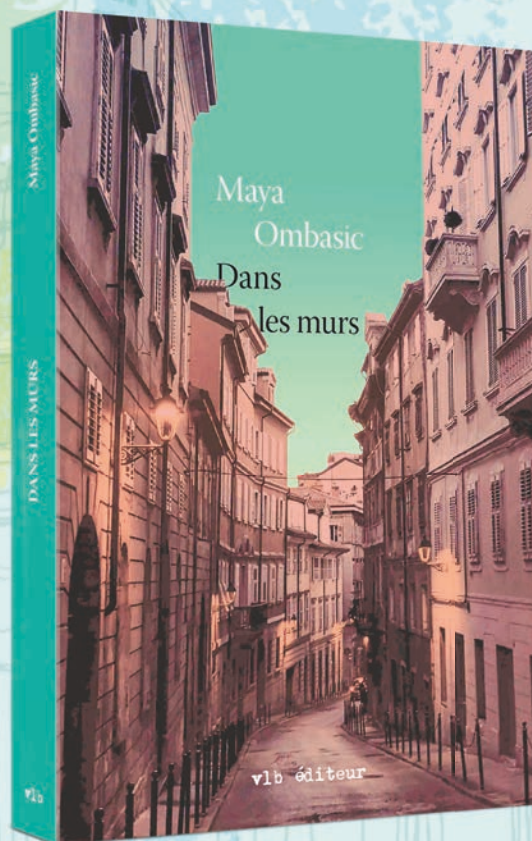
ONTARIO ARTS COUNCIL
Conseil des arts de l'Ontario

Canada



« Quand tout semble éteint,
Dans les murs peut devenir
cette porte au seuil de
l'éclaircie, portée par des
vibrations qui dépassent
l'entendement. Oui, oui. »

— Claudia Larochelle



AUSSI EN VERSION
NUMÉRIQUE

v1b éditeur



Aperçu de la vie véritable et romanesque de l'auteur que l'on surnommait Love

Rencontre Paul Kawczak

« Une rencontre, ça se fait pas avec les gens, explique Deleuze dans *L'Abécédaire*, ça se fait avec un tableau, avec un être de musique... » Blaise Ndala, je l'ai rencontré ainsi, d'abord avec une œuvre. Comme un être de mots et un être de musique. Via ses deux premiers romans, *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014) et *Sans capote ni kalachnikov* (Mémoire d'encrier, 2017). Via la rumba congolaise que l'on entend résonner dans tous ses ouvrages et que j'y ai découverte. J'écoute Franco & le Tout Puissant OK Jazz en écrivant ce texte – « tu sais que l'amour, c'est le cœur », est-il chanté à cette seconde précise. « Moi, ma drogue, c'est la musique », me dira d'ailleurs Blaise. Cette sensibilité me parle.

Après avoir terminé *J'irai danser*, dans lequel on suit le jeune Modéro qui veut, dans les années 1970, intégrer la scène musicale de Kinshasa, je suis allé regarder sur YouTube un vieux concert de Zaïko Langa Langa, autre groupe phare du

Zaïre puis de la République démocratique du Congo (RDC). Je crois que c'est le tissage continu des guitares qui m'a tout de suite séduit. Je l'ai appelé « le solo infini ». Et puis il y avait la profondeur des chants, une joie grave, un chaud-froid bouillant d'existence. Comme le style que j'ai découvert chez Blaise. J'ai baptisé ce style « la montagne russe ». L'écrivain me dira : « Sinon, ça perd sa saveur. »

Je parle ici de la façon dont Blaise peut user de la périphrase précieuse et de l'imparfait du subjonctif dans une phrase, puis descendre en piqué dans l'humour le plus scabreux et la vulgarité fière à la suivante. De la façon dont il peut évoquer l'horreur des exactions des guerres de la région des Grands Lacs pour aussitôt virer à quatre-vingt-dix degrés dans la joyeuse camaraderie. Un violeur, un tueur, un enfoiré, Européen ou Africain, demeure toujours sous la plume de Blaise un humain ; peut-être est-ce en partie dû à sa formation d'avocat. Chaque



Photo | Sandra Lachance

opinion, parfois des plus sensibles, y est défendue, argumentée, dans une polyphonie vivante. On ne cesse de philosopher dans les romans de Blaise. La violence y côtoie la puissance d'être en vie, le monde dans son cirque coup de poing, son absurdité et le risque permanent que le sens s'effondre. C'est le genre d'univers que j'ai rencontré chez Blaise. Dans ses deux premiers livres d'abord, puis récemment avec *Dans le ventre du Congo* – musicalement, on y revient aux débuts de la rumba congolaise avec Wendo Kolosoy, grand musicien et chanteur kinois décédé en 2008.

L'amour et la violence. Tout simplement. Et derrière, l'ombre d'un romancier humain, d'un homme d'expérience et d'une éthique chaleureuse et humaine. Deleuze bannit la rencontre avec la personne derrière l'œuvre, forcément décevante. Ici, je n'ai plus été d'accord avec le philosophe. J'ai rencontré Blaise. Par courriel, dans des salons du livre, puis autour de l'écriture de mon roman pour lequel il a été l'un de mes consultants, puis pour écrire ce texte. Pour l'entendre me parler de sa vie et de son activité d'auteur. Une rencontre se fait aussi avec les gens.

Fais bon voyage et n'oublie jamais, dans le bonheur comme dans l'adversité, de quel palmier tu es la brindille.

(J'irai danser sur la tombe de Senghor)

Nous nous retrouvons au parc Lafontaine. Blaise tient une viennoiserie dans sa main gauche. Il la mange en deux heures. Il me raconte comment le théâtre s'est emparé de lui, jeune – à une époque où on le surnommait « Love », me confie-t-il, un sourire au coin des lèvres –, dans la ville de Kikwit, dans son Kwilu natal, où il effectue son secondaire. Un prêtre volage de grande culture l'y a initié. Plus tard, ce prêtre défroquera, deviendra millionnaire dans les nouvelles technologies et se mariera à Montréal au moment où Blaise y atterrira pour s'établir au Canada ! Les retrouvailles entraîneront leur lot de

joies et de problèmes. Je commence à comprendre que la vie de Blaise est un roman... Je me souviens de lui avoir écrit un jour que je trouvais parfois que les coïncidences dans ses romans pouvaient, en regard du constant propos politique, acquérir une dimension utopique. Je réalise que son parcours est à la hauteur de ces coïncidences romanesques. Ou peut-être ces hasards sont-ils en toutes vies, certaines personnes sachant mieux que d'autres les mettre à jour.

Je ne saurais dresser ici la liste de tous les personnages rencontrés dans le récit qu'il m'a fait de sa vie. Il y a eu son oncle, grand érudit communiste révolutionnaire – il s'est fait appeler Abu Nidal en l'honneur du terroriste palestinien –, qui a voulu s'engager aux côtés des combattants en Palestine et a pleuré le jour où l'armée soviétique s'est retirée d'Afghanistan (paradoxe quand tu nous tiens... Que celle ou celui qui n'a pas péché jette la première pierre). Blaise me parle avec émotion d'Abu Nidal, à qui il dit devoir énormément. Également parmi les personnages de cette vie, le père absent pendant quelques années, pour qui le petit Ndala, peu doué pour les travaux manuels, écrit des poèmes comme des bouteilles à la mer. Il est d'ailleurs tancé par un de ses professeurs : « Pour qui tu te prends ? Pour Senghor ? »

Il jonglait entre Pierre Corneille et Aimé Césaire, louangeait Sony Labou Tansi, « le résistant et demi », agonisait Céline, « l'ami des collabos ».

(Sans capote ni kalachnikov)

La référence sénégalaise est volontaire, car le grand-père maternel de Blaise, Mamadou Dia, une figure importante du village, un *mbaku* – rôle de sage et de magistrat selon la tradition kongo –, est bien connu pour son physique élancé de descendant du Sénégal. Alors qu'il s'apprêtait à partir de longues années pour terminer ses études en Belgique, Blaise a signifié au vieil homme qu'il ne pourrait pas mourir tant

qu'il ne l'aurait pas revu de ses yeux. « Tu seras Siméon ! », lui a-t-il dit, du nom de cet homme pieux averti par Dieu qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ. Quand Mamadou Dia a appris que son petit-fils avait été célébré en tant qu'auteur sur la terre de ses ancêtres, il a déclaré pouvoir mourir en paix. « Mais tu ne peux pas mourir, tu ne m'as pas encore revu de tes yeux ! » Le voyage imprévu de Blaise au Sénégal et comment, par le plus grand des hasards, il s'est retrouvé l'hôte de Sada Kane, le plus célèbre des critiques littéraires du pays de Senghor, constitueraient un article à part, tant les épisodes des pérégrinations de Blaise sont riches. En se recueillant sur la tombe du président-poète de la négritude – tout juste après François Hollande, autre hasard ndalien... –, Blaise a compris qu'il venait de compléter une boucle, de consoler le petit Blaise sans papa dont on se moquait, et de rendre hommage à ses racines et à la littérature africaine. Mais Mamadou Dia ne l'avait toujours pas revu de ses propres yeux. Il devra attendre l'âge de cent trois ans pour cela ! Revoir son romancier de petit-fils et enfin mourir en paix.

Je disais tantôt à mon ami Marcel Ntsoni de le consigner dans le tout premier bouquin d'orgasme et d'alcool de maïs qu'il pondra.

(Dans le ventre du Congo)

« Je n'ai jamais pensé devenir écrivain. J'ai écrit d'abord pour les autres », m'avoue Blaise. Il avait d'ailleurs un roman dans ses tiroirs depuis un moment, quand sa compagne de l'époque l'a encouragé à publier. Il a plutôt décidé d'en écrire un nouveau. « J'ai commencé à 15 h 30 et à 22 h j'écrivais encore. Tout me venait d'un coup. Je l'ai écrit en trois mois. » Ainsi est né *J'irai danser sur la tombe de Senghor*. Le roman vivra en Amérique du Nord, en Europe et en Afrique. Je demande à Blaise quelles sont ses influences. Alors ses yeux soudain s'illuminent. Il se lève du banc sur lequel nous sommes assis. « Sony Labou Tansi, du Congo Brazza ! Marcel Ntsoni, son nom en vrai, je l'ai mis dans mon dernier livre, auprès de l'Ancien de Saïo, dans la scène du marché... Il était au Zaïre à cette époque. Un génie ! Je lui dois tout. »

Il me parle du premier roman de Tansi, *La vie et demie*, « une lumière éblouissante ! ». Il me dit avoir eu la chance de voir son idole sur scène. « Il y a du réalisme magique dans son œuvre. Il se réapproprie Márquez, il se rapproche tout ça. » D'ailleurs Gabriel García Márquez est l'autre grande influence de Blaise. Son préféré : *Mémoire de mes putains tristes*. Mais c'est surtout Tansi qu'il vénère. Il m'explique que c'est sûrement chez lui qu'il a appris à ne pas avoir peur d'abîmer la langue, à pratiquer cette « montagne russe », mais aussi à développer la complexité humaine de ses personnages, à préférer la nuance intellectuelle aux positions tranchées. Il s'est par exemple refusé à publier son roman sur Mobutu, qu'il trouvait trop caricatural, et pourtant il aurait de quoi écrire à charge contre l'ancien dictateur, sa famille ayant été victime des persécutions politiques du fait de son appartenance ethnique. « Un roman est une rencontre, des nuances, des couleurs, des tons différents ; ce n'est pas enfoncer dans la gorge de l'autre une vision du monde. »

Demain, tout se jouera sur l'image et chaque image, croyez-moi madame, vaudra de l'or – certaines images plus que d'autres, bien entendu.

(Sans capote ni kalachnikov)

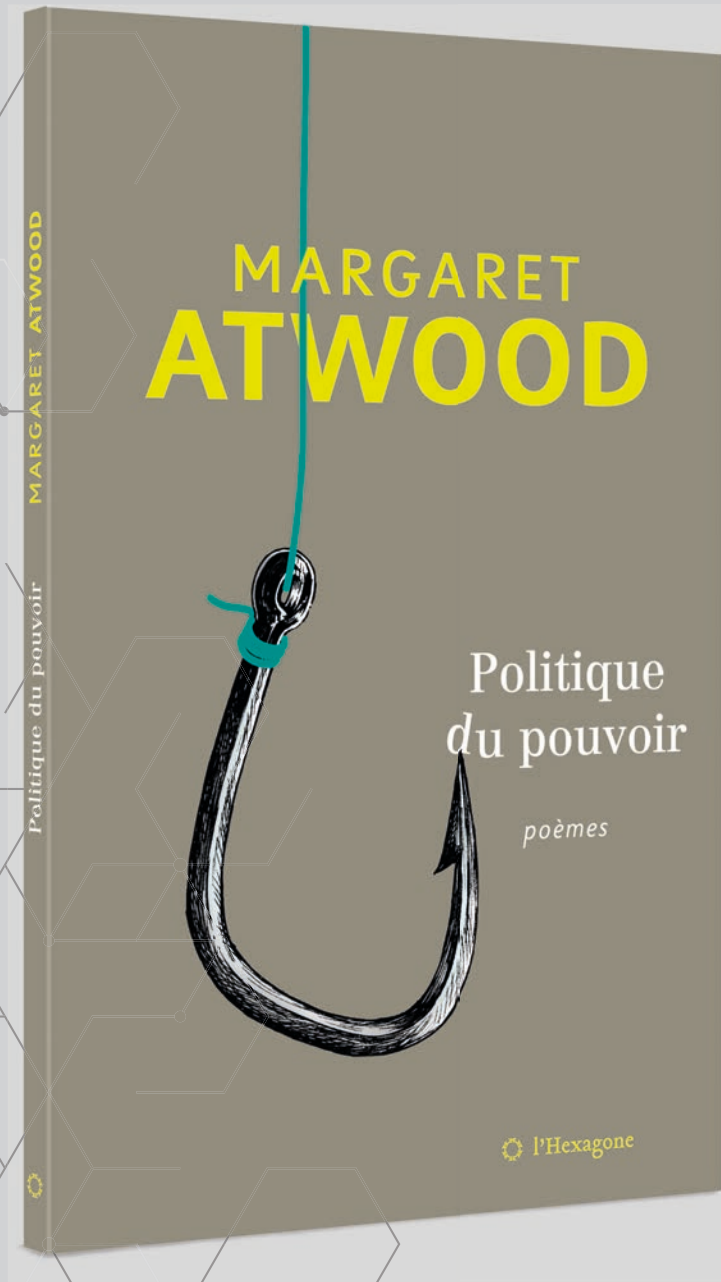
Blaise ne s'est pas rassis. Il reste debout, il vit ce qu'il raconte. Il change de voix, il imite les personnes dont il parle. Il est encore le jeune garçon amoureux du théâtre de Kikwit. Il parle des moments où il a ri, et de ceux où il a pleuré. Il parle de tous les lieux où il a vécu, RDC, Belgique, Canada, Haïti. Il a côtoyé les plus pauvres et les plus riches. Il s'est fâché, il s'est attendri. Il a certainement son lot de vices, que complètent ses qualités. Tant mieux. Il a bien appris qu'il n'existe aucun saint ni aucune sainte sur cette Terre. Ce que je sens, c'est qu'il n'est pas prisonnier des images, pas un homme de perfection, mais encore moins un cynique, avant tout un humain parmi les humains, congolo-canadien et bien plus encore. Un voyageur.

Je lui fais remarquer que tous ses personnages vivent aussi son parcours, soit de l'Afrique à l'Occident. Il le découvre. Il ne l'avait jamais vu, comme bien souvent auteurs et autrices sont aveugles à ce qui saute aux yeux dans leurs textes. Cette forme « d'aveuglement » est pour moi un corollaire de la vie vécue. Le nez dedans. Un gage d'œuvres intéressantes, qui rendent la vie encore plus intéressante qu'elles. Je suis content de rencontrer l'homme derrière l'œuvre. N'en déplaise à Deleuze.

Paul Kawczak est éditeur à La Peuplade et chargé de cours à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a écrit deux livres de poésie et un roman.



La relation amoureuse dans le regard d'Atwood



*tu entres en moi
comme un crochet
dans un oeil*

*un hameçon
dans un oeil ouvert*

Nouvelle traduction par Marie Frankland



Du ventre à la tombe, la trotte qui résume nos fragilités et nos rengaines

Analyse de l'œuvre Guy Alexandre Sounda



Photo | Sandra Lachance

On le dit souvent : un premier roman préfigure l'œuvre postérieure d'un auteur, puisqu'à travers ce matériau se profilent ses thèmes de prédilection qui, à mesure que se déploient ses écrits et sa parole, nous donnent à distinguer l'endroit exact d'où l'homme parle du monde au monde. L'auteur est, à ce stade de création, happé dans un mouvement de va-et-vient entre l'angoisse et l'ivresse, entre la méditation et l'action, tel un danseur en transe qui porterait en lui des drames survenus et ceux à venir. Le premier roman factuelise ainsi l'intensité du souffle de l'auteur, la force de son expression, l'univers qu'il couve, les braises sur lesquelles il entend souffler pour sublimer le réel.

1. Dans le cas de Blaise Ndala, écrivain canadien, originaire de la République démocratique du Congo (RDC), résidant à Ottawa, tout commence par le très remarqué *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014), un roman qui met en scène un combat de boxe entre deux monstres sacrés étatsuniens, Mohamed Ali et George Foreman, à Kinshasa, le 30 octobre 1974. Loin d'être un prétexte narratif, ce combat fameux constitue, au contraire, le point d'entrée de cet univers que l'auteur nous invite à découvrir, à la fois pluriel et complexe, baroque et envoûtant : l'univers kinoï¹, où des âmes se perdent au cœur

de la nuit pour reparaître dans des corps en transe, éparpillés le long des rues ensoleillées et festives. Le verbe de l'auteur est déjà là, caustique et prometteur, tout comme les maux qu'il s'apprête à nommer, les mochetés qu'il se promet de brocarder, les personnages et les événements qu'il ne manquera pas de nous porter, puis les fulgurances qui scintilleront au fil des pages, au fil des mots, au fil des années. Une combinaison d'influences, mues par le profil double de Blaise Ndala, juriste d'un côté et féru des lettres de l'autre, qui naviguent entre le descriptif et le narratif, sans que les deux s'absorbent.

2. Puis est paru, avec la même veine et la même effervescence de mots qui décrivent nos maux d'hier et d'aujourd'hui, le deuxième roman, *Sans capote ni kalachnikov* (Mémoire d'encrier, 2017), gorgé d'intrications d'un pays imaginaire², et que l'on suppose semblable à celui où est né l'auteur, livré à la voracité des grands de ce monde, en proie à des conflits interminables, armés et fratricides. Même si, dans cet ouvrage prolixe et clairement insolite, Blaise Ndala nous promène, le temps d'une lecture, d'un lieu à l'autre, de par le monde, et nous dresse une galerie de personnages divers et variés, la guerre nourrit toutefois la trame de son récit. La guerre dans toute sa laideur, avec son lot de viols et de vols commis au bout des petits matins obscurs, son ciel troué de balles assourdissantes, son fardeau de cadavres connus, voire anonymes, pourrissant sous le soleil. Ce deuxième roman laisse entrevoir la maturation d'une démarche littéraire, esquissée dès le début, à la fois esthétique, stylistique et fortement sensible, par l'évocation minutieuse d'existences abîmées, de vies loupées, de belles clairières que l'on aurait pu emprunter et de malheurs que l'on se serait évités. L'univers mental de l'auteur s'étoffe, tout en traduisant la cohérence entre l'évocation du chaos inouï des corps et l'esthétique du détail, à travers les péripéties d'une réalisatrice québécoise, en quête de justice, et de deux cousins, devenus enfants soldats pour venger la mort injuste de leurs pères, tous embrigadés dans une guerre foncièrement horrible.

3. Le tout nouveau roman de l'auteur, *Dans le ventre du Congo* (Mémoire d'encrier, 2021), est une sorte de fresque multicolore combinant histoire et littérature, deux manières de penser et d'agir, que l'on croirait distinctes. La combinaison des deux registres est intéressante dans la mesure où le premier permet d'explorer certains pans du passé colonial, méconnus ou oubliés, que la Belgique et la RDC ont en commun, tandis que le second rouvre un cahier d'histoire, par le pouvoir des mots et la force de la représentation, pour révéler les incartades qui obstruent encore aujourd'hui les relations entre les deux nations. Le résultat est plutôt efficace : l'œuvre opère tel un projecteur installé au beau milieu d'un préau obscur, entre le déni explicite des uns et l'ignorance ignorée des autres, grâce à l'histoire de deux personnages séparés par le temps, celle de Tshala, princesse Kuba, qui retrace l'incroyable épopée l'ayant menée de sa lointaine terre natale au « village congolais » installé à Bruxelles le temps d'une exposition³, avant sa disparition inexplicable, et celle de Nyota, sa nièce, qui décide d'aller à sa recherche quarante-six ans après. Deux voix puissantes, qui s'insurgent contre la familiarité de l'oubli, chacune à sa façon, parfois avec excès, et interrogent la mémoire collective. Elles exhument pour nous les images en noir et blanc d'un projet soi-disant « universel », derrière lesquelles se cache en réalité une propagande coloniale, comme le note Maarten Couttenier⁴. Dans ce roman, le temps et l'histoire, bellement mêlés, adoubs par une écriture oblique, produisent une charge émotionnelle qui nous fait ainsi tanguer de tous les côtés, quasiment à la lisière de la colère et de la honte, devant ces corps chosifiés, ces âmes roulées en boule, ces destins cassés, vestiges d'une époque pas si lointaine.

L'écriture de Blaise Ndala, incarnée et prometteuse au regard des trois romans mentionnés, s'impose, à mon sens, comme le lieu intime qui décrit la trotte des hommes, celle qu'ils parcourent, au propre comme au figuré, du ventre à la tombe, et qui symboliserait vraisemblablement leurs fragilités et leurs rengaines. Le ventre, pris comme figure allégorique, creuset de l'ineffable et de la confusion, d'où naissent les bruits du monde, bouillonnent les faims et les fureurs de l'humanité, cuisent les fatras de l'histoire. La tombe, comme point de non-retour à nos existences antérieures, la somme de nos victoires et nos échecs, l'âtre où brûlent nos silences, l'endroit sublime qui annule le temps, autorise tous les possibles, y compris ceux qui nous ramènent à la vie.

Le « ventre et la tombe », en faisant référence au premier et au troisième roman évoqués plus haut, constituent, à mon avis, les deux principales unités de mesure qui permettent de saisir le regard de l'auteur face au monde. L'incroyable épopée de Modéro, une suite d'aventures et de mésaventures, dont il est question dans *J'irai danser sur la tombe de Senghor*, symbolise ce chemin des pierres, tissé de musiques dansantes et rythmées, d'où s'écritront les grandes lignes de son destin. De son village jusqu'aux États-Unis, en passant par Kinshasa, la capitale, ce personnage haut en couleur trace une ligne brisée, porteuse de sens, évoquant les réalités de nos sociétés d'où poussent la moisissure, la corruption, la dictature, la concupiscence, la mélasse, la marchandisation de la misère. Des maux décriés par l'auteur, souvent avec ironie, et qui résumerait « une des quarante nuances d'une page d'histoire faite de vrais leurres de fausses lueurs d'une Afrique postcoloniale piégée par ses pères-fondateurs⁵ ». Des chemins, longs et courts, s'ouvrent au bout de chaque page et nous révèlent davantage l'existence des abîmes et des nuits noires, l'existence de l'insolite dualité du monde des hommes : « On est dans la ville des sans-lois, qui assument parfaitement leur étrange condition, une ville où se sont donné rendez-vous tous les champions du monde de la fourberie et des intrigues à te faire laminer les couilles. Des îlots d'honnêtes gens côtoient, en effet, la crème de la pire fripouille que tu puisses imaginer » (*J'irai danser sur la tombe de Senghor*). Par ailleurs, même si les chemins que l'auteur nous ouvre après chaque page, les lignes brisées que ses personnages tracent pour atteindre leurs tombes, c'est-à-dire leurs points de non-retour, expriment l'absurde, ils n'en constituent pas moins des preuves d'une confrontation aux autres et à soi-même, d'une connaissance de soi, le dévoilement de potentialités latentes. Des preuves de lucidité en quelque sorte : « Faire attention aux bourrasques qui agiteraient la mer, savoir inventer la suite si jamais le rêve venait à échouer au fond de la mare aux caïmans », comme le dit très bien Modéro dans un de ses moments d'introspection.

Il me paraît opportun de signaler là que la trotte allant du « ventre à la tombe » est plus qu'une évidence dans la mesure où Blaise Ndala, dans les deux romans, inscrit ses personnages dans une sorte de mouvement ascendant tourné vers un ailleurs à réinventer et/ou à améliorer, une perspective qui va du simple au complexe, qui établit un lien de continuité entre des situations, des actes, des desseins, des attitudes, des projections. Ces deux romans, sans occulter *Sans capote ni kalachnikov*, révèlent les deux aspects de son écriture, à savoir le ventre et la tombe, marquée par la prolifération du verbe, à la lisière du manichéisme, entre le beau et le laid, le faux et le vrai. C'est en considérant de plus près ces deux

aspects que l'on voit éclore des nuances qui introduisent le renouvellement des êtres et des choses, au terme desquelles la mémoire collective devient un gage de lucidité pour un retour réflexif et apaisé sur nos tragédies et nos rengaines. Dans cette optique, l'exemple qui me semble patent nous est offert par le personnage de Tshala, s'adressant à Nyota, sa nièce :

Ce que je t'ai relaté ne relève pourtant ni de la légende ni d'un des mythes, qui bercèrent mes nuits d'enfance au campement d'initiation. Ce que je t'ai relaté est couché noir sur blanc dans les livres diffusés par ceux qui nous ont laissé les clés de la maison Congo... On a beau dire, le Blanc qui n'accorde que peu de crédit aux paroles qui enfourchent le vent s'est offert à travers l'écriture un serviteur de qui il peut tout obtenir, à commencer par le dernier mot. Jamais le Blanc, faudrait-il toujours se rappeler, n'aurait soumis la multitude qui reste couchée à ses pieds pendant des siècles après qu'elle a crié « liberté », s'il n'avait au préalable écrit son histoire à sa place.
(Dans le ventre du Congo)

Cet extrait indique également « l'expérience du sensible » à laquelle sont confrontés les personnages de ce roman, par leurs regards, leurs fragilités, leurs trajectoires.

En définitive, une lecture éclairée des trois romans de Blaise Ndala permet de mieux saisir l'enchevêtrement qui relie ses personnages, dans lequel ils se frottent aux complexités du monde et affrontent leur part d'ombre. Au-delà des thèmes que l'auteur met en exergue, il s'agit avant tout de la trotte qui mène ces personnages d'un point à l'autre, sorte d'hybridité en mouvement, empreinte de littérature et d'histoire. La musique congolaise, pour ne pas l'oublier, demeure au cœur de l'œuvre, au milieu de l'obscur préau d'où fusent les rengaines. Et on entend au loin le Grand Kallé⁶ nous égrener de sa voix langoureuse sa légendaire chanson *Indépendance cha-cha*. Qu'aurait-il pensé de tout ça ?

1. Bogumil Jewsiewicki, « Une société urbaine "moderne" et ses représentations : la peinture populaire à Kinshasa (Congo) (1960-2000) », *Le Mouvement social*, vol. 3, n° 204, 2003, p. 131 à 148, à lire en ligne sur [www.cairn.info].

2. La République démocratique de la Coccagne est le pays imaginaire de *Sans capote ni kalachnikov*, voir Yannick Marcoux, « Le regard lucide de Blaise Ndala sur l'instrumentalisation de l'horreur », *Le Devoir*, 18 février 2017.

3. RTBF La Première, « Avec son "zoo humain", l'Expo '58 n'a pas laissé que de bons souvenirs », 17 avril 2018, à lire en ligne sur [www.rtbf.be].

4. Historien et anthropologue au musée Royal de l'Afrique centrale à Tervure, voir Nioni Masela, « Interview. Maarten Couttenier : "Travailler avec les artistes en résidence était très enrichissant" », Agence d'informations d'Afrique centrale, 17 décembre 2019, à lire en ligne sur [www.adiaac-congo.com].

5. Blaise Ndala : « Quarante nuances de folie noire », sur le site de l'auteur [www.blaisendala.com].

6. Grand Kallé, pionnier de la musique moderne africaine, voir Françoise Gindreau-Diak, « Joseph Kabassélé disparaissait il y a 25 ans », *RFI Musique*, 11 février 2008, à lire en ligne sur le site [musique.rfi.fr].

Guy Alexandre Sounda est un écrivain français originaire du Congo-Brazzaville. Il vit à Paris et a publié, entre autres, *Confessions d'une Sardine sans tête* (Sur le fil, 2016) qui a remporté le Prix Éthiopile 2017, et la mention spéciale du jury du Grand prix littéraire d'Afrique Noire 2016.

Écrire est une école d'humilité

Questionnaire LQ Blaise Ndala

Est-ce que le roman est mort ?

Depuis que je m'intéresse à la chose littéraire – et croyez-moi, cela ne remonte pas à mes premières élucubrations de romancier publié –, mille fois j'ai ouï dire que dehors gisait le cadavre chaud du roman, mille fois j'ai attendu le moindre signe qui me convainque qu'on tenait, enfin, le testament laissé à la postérité par ce genre tantôt béni, tantôt honni. Dix mille fois j'en suis revenu, bredouille et rassuré. Non seulement le roman n'est pas près de mourir, mais chaque jour sa jouvence se renouvelle par le flux de tous ces poètes endiablés, toutes ces slameuses au verbe rageusement intranquille, tous ces conteurs d'un temps que l'on croyait révolu, qui lui déversent une puissance devant laquelle le lecteur en moi s'incline d'une trouvaille à l'autre. Si c'est le signe de sa mort, alors je suis fier d'arborer ma casquette de nécrophile.

La qualité que vous préférez chez votre éditeur-riche ou son pire défaut ?

Auteur infidèle parce qu'incapable de me satisfaire du savoir-éditer d'un seul, je vais choisir celui qui de tous mes éditeurs est devenu à la fois un ami et un cosculpteur de rêves qui m'habitent, le poète Rodney Saint-Éloi. La qualité qui m'impressionne chez lui est sans doute la passion. Passion pour les manuscrits dont il devient littéralement amoureux. Passion pour l'être humain derrière le livre qu'il édite. Au premier comme au second, Rodney voudra tout donner, souvent au-delà des ressources dont dispose une maison de la taille de Mémoire d'encrier. C'est si rare et si précieux dans un monde où tant de choses, à commencer par une certaine idée de la « rentabilité », élèvent d'infranchissables murailles entre les humains.

Le roman que vous avez honte d'avoir lu ?

Honte, mais à moitié seulement, car je lui dois une partie de ma culture générale de cette époque lointaine, pour ce qui touche à la géopolitique mondiale. Il s'agit de la série des romans d'espionnage « SAS », de Gérard de Villiers. Cela dit, j'aimerais bien voir un seul mordu de la lecture ayant grandi en Afrique francophone dans les années 1980 et 1990 me jeter la première pierre.

Le roman que vous avez honte de ne pas avoir lu ?

La servante écarlate, de Margaret Atwood. En quittant la Belgique en 2007 pour Montréal – car c'est à Montréal que j'ai d'abord posé mes valises –, *La servante écarlate* était, avec *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, les deux romans d'écrivaines canadiennes qui m'avaient été fortement recommandés. Quinze hivers plus tard, je dois confesser que si j'ai lu le deuxième aussitôt arrivé au Québec, je n'ai toujours pas touché au premier, alors qu'il ne se passe pas six mois sans que quelque chose me rappelle ma procrastination à l'égard de ce grand classique.

Le pays dont vous préférez la littérature ?

Je vais devoir tricher et y aller avec un trio qui se détache sans l'ombre d'un doute : les États-Unis d'Amérique, Haïti, ainsi que la Colombie, qui m'a offert un quasi-dieu sous les traits de Gabriel García Márquez.

Le livre ou l'auteur-riche qui fait partie intégrante de l'écrivain que vous êtes devenu ?

Sony Labou Tansi, poète, dramaturge, romancier et philosophe natif du Congo-Brazzaville, à qui je rends hommage dans mon dernier roman par le biais de l'intertextualité.

Si vous n'écriviez pas, vous...

Je serais un juriste frustré à qui il manquerait la moitié du cerveau. Mais je serais aussi sans doute un lecteur convaincu qu'il pourrait faire cent fois mieux que cet écrivain encensé par la critique et dont il déteste le style. Écrire, je l'apprends tous les jours, est la plus grande école d'humilité qui s'offre à quiconque rêve de laisser une empreinte en littérature.

Votre personnage fictif préféré ?

Probablement Santiago dans *Le vieil homme et la mer*, d'Ernest Hemingway. Il y a chez « le vieux » un mélange de force et d'impuissance, de patience et de

résignation, de sagesse et de candeur, où semble se cristalliser tout ce qui est requis face à la déveine et à l'acharnement du destin.

Le mot, la devise, l'adage ou l'expression que vous trouvez le plus galvaudé ?

« Victimization ». C'est le nouveau bâillon conçu par une droite ultraconservatrice, arrogante et décomplexée, pour faire taire celles et ceux qui usent de leur liberté de parole pour dénoncer les injustices. Cela va des féministes à qui l'on voudrait enseigner le bon féminisme aux minorités jugées coupables de ne plus passer sous silence ce qui a été autrefois toléré, voire simplement banalisé. Chez celles et ceux qui ont galvaudé ce mot, au nom d'un « universel » incantatoire et désincarné, une personne homosexuelle qui dénonce des propos homophobes n'est pas une victime : elle « se pose en victime ».

Votre drogue favorite ?

Il y en a trois plutôt qu'une : la musique, la musique, puis la musique. Pas un seul de mes livres qui ne porte la charge des rythmes et mélodies au milieu desquels je me lève et me couche de la première à la dernière phrase.

Vous avez peur de...

Laisser mon fils, qui n'a pas encore deux ans, grandir dans un monde où l'incertitude à la fois écologique et civilisationnelle qui point à l'horizon aura accouché du pire, comme cela est déjà arrivé dans le passé.

Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Le pire est probablement à venir – ce qui n'a rien de rassurant –, puisque je n'en garde pas souvenir à ce jour. Quant au meilleur, il renvoie à la naissance de mon fils, à ce poème que j'ai griffonné alors que je le tenais pour la première fois dans mes bras. Il commence comme suit :

*Première Aube
Jour Premier
Le plus beau des Ténors
Ne parle pas la langue des mortels
Pas encore
Mais sous ma peau
Dans mes veines
Chante son petit cœur
Plus fort
Que la furie des océans*

Lisez-vous les critiques de vos livres ? Pourquoi ?

Je les lis parce qu'elles disent des choses qui me renseignent sur la manière dont « la rencontre » s'est faite avec « l'autre ». En cela, je reste convaincu que lorsqu'elle décortique et raconte mes écrits, la personne parle autant d'elle-même que de l'auteur que je suis. Inutile d'ajouter que toute considération

littéraire mise à part, d'un point de vue strictement humain, une telle expérience est des plus fascinantes.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Même lorsqu'une idée m'arrache à ma routine et disqualifie d'autres projets en cours – ce qui arrive constamment –, l'acte d'écrire demeure chez moi un acte éminemment libre. Sans exercer ma pleine liberté, je ne serais au mieux qu'un mercenaire au service de quelque force étrangère à mon libre arbitre, au pire un forçat. La question m'oblige donc à me demander si, à contrario, je pourrais trouver en moi la capacité d'écrire sous la contrainte. J'ai bien peur que non.

Je voudrais prendre un verre avec quel·le écrivain·e, mort·e ou vif·ve ? Pour lui dire quoi ?

Avec Sony Labou Tansi, qui nous a quittés en 1994. Je lui confesserai que c'est après avoir constaté que mon rêve d'adolescent d'écrire comme lui était une chimère, que j'ai trouvé ma voix en même temps que ma voie dans le roman. Je lui poserais aussi la question suivante : « Que diable êtes-vous allé chercher dans l'arène politique, vous le poète solaire qui en décriviez si puissamment les chausse-trappes pour l'esprit et pour l'âme ? »

L'écrivain·e dont vous êtes jaloux...

J'ai du mal à concevoir la jalousie dans le regard que je porte sur les écrivains, peu importe leur sexe. Un tel sentiment ne peut naître que de la reconnaissance par moi du génie d'autrui. Or, où se trouve le génie d'un créateur ou d'une créatrice, si ce n'est dans son œuvre ? Pour quelqu'un qui se nourrit de quête et de littérature, ces hommes et femmes qui déploient leurs imaginaires pour le régal de mon esprit ne méritent de ma part qu'une infinie gratitude – je le dis en toute sincérité. Je me souviens cependant, alors que le bel accueil réservé à mon premier roman me procurait une certaine assurance, avoir eu le tournis à la lecture du roman *Manhattan blues*, de Jean-Claude Charles, écrivain d'origine haïtienne décédé en 2008. Une vraie claque qui m'a fichu une blessure d'égo que je me remémorai toujours. Je vous parle de ce moment où tu refermes un livre et où tu te dis : « Jamais je ne serai capable d'écrire quelque chose d'aussi magnifique ! » Si tant d'admiration peut être assimilée à de la jalousie, alors j'aurai été, sur ce roman devenu un de mes livres de chevet, la jalousie incarnée à l'égard de Jean-Claude Charles.

Que lira-t-on sur votre épitaphe ?

« Parce que chaque silence nous tue jusqu'au dernier mot, j'ai tenté d'y échapper. »

Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Vous auriez dû m'imiter et vous méfier de moi, l'inconnu qui se nourrit de questions, jamais de certitudes.





Photo | Sandra Lachance

Quel·les auteur·rices vous ont le plus inspiré dans votre propre écriture ?

Je ne saurais dire ce qui dans mon écriture leur est dû, mais il est indéniable que Sony Labou Tansi, Gabriel García Márquez, Fiodor Dostoïevski, Valentin-Yves Mudimbe, Tierno Monénembo, Mariama Bâ, Ahmadou Kourouma, Yasmina Khadra, Chinua Achebe et Émile Zola ont forgé tôt ma manière imparfaite d'aborder le roman. Si vous pensez que cela fait beaucoup de monde, laissez-moi vous confesser que chacun des écrivains et écrivaines que j'ai lu·es a déposé au fond de moi un peu de son art, de ses mondes, certains plus que d'autres, cela va de soi.

Aimeriez-vous écrire pour le cinéma ou le théâtre, un jour ?

J'ai été associé à l'écriture du scénario pour l'adaptation cinématographique de mon premier roman *J'irai danser sur la tombe de Senghor*. Une expérience d'apprentissage que je dois à un maître du genre, le réalisateur algéro-français Rachid Bouchareb, qui a réalisé notamment le film *Indigènes* (Palme d'Or à Cannes en 2006). À une époque lointaine, j'ai écrit des pièces de théâtre, des textes dont je n'ai malheureusement pas conservé la moindre trace. Si l'adage « qui a bu boira » dit vrai, c'est une expérience qui risque de se renouveler.

Avez-vous un rituel d'écriture ? Écrivez-vous le matin, le soir, la nuit ? Dans un bureau, dans le salon ?

J'ai horreur de tout ce qui rime avec carcan, et dans mon esprit, l'idée du rituel n'y échappe pas. J'écris partout où l'envie me prend, la seule discipline que je m'impose étant d'ordre éthique, à savoir ne jamais céder au démon de la création pendant mes heures de travail dans la fonction publique. Hors de ce cadre, je revendique une liberté radicale, dussé-je pour cela céder le volant à une copilote pour, le temps d'un Ottawa-Chicago, comme ce fut le cas en 2013, amorcer l'écriture d'un nouveau chapitre qui ne saurait attendre l'arrivée à destination.

Deux livres que vous avez lus et qui vous ont marqué depuis le début de cette année ?

De la Rwando-Française Beata Umubyeyi Mairesse, *Tous tes enfants dispersés* (Autrement, 2019) et de la Franco-Américaine Jennifer Richard, *Il est à toi ce beau pays* (Albin Michel, 2018). Deux romans poignants, deux œuvres majeures signées par deux grandes écrivaines que j'aurais aimé découvrir plus tôt. Je les recommande vivement aux lecteurs et aux lectrices.

Le feu couve sous la braise ?

Littérature congolaise · Fiston Loombe Iwoku

À l'heure actuelle, la littérature congolaise d'expression française, grâce aux diverses initiatives privées, sort petit à petit de sa léthargie. Ces dix dernières années ont été marquées par une montée croissante de la conscience littéraire des plumes de tout âge, ce qui a permis l'éclosion de nombreux talents, malgré les défis majeurs auxquels se heurte l'écriture en République démocratique du Congo. Certes, il faudra du temps et des moyens conséquents pour revivre l'essor qu'elle a connu dans les années 1970, 1980 et 1990.

Depuis sa genèse, la littérature congolaise a exploré une mosaïque de thèmes de prédilection. Mukala Kadima-Nzuji évoquait, en 1998, dans la revue *Présence africaine*, deux âges d'or dans l'existence de cette littérature : de 1945 à 1965, et de 1966 à nos jours¹.

La critique Ngwarsungu Chiwengo nous révèle dans « Littérature congolaise : imaginaire et miroir de l'urgence sociale » que la littérature d'urgence congolaise est « la conscience historique qui infléchit la conscience de l'histoire, un médium thérapeutique permettant aux lecteur·rices de transcender le traumatisme national » et qu'elle est « susceptible d'articuler le devenir ».

Comme fondement du métadiscours des réalités congolaises, elle est le contre-discours à la domination culturelle occidentale et nationale, à l'effacement de la voix nationale, au traumatisme des dictateurs, aux invasions et conflits économiques et sociaux entretenus. Aussi condamne-t-elle la domination théologique, politique, et prône le nationalisme, la reconstruction de l'identité congolaise en affirmant le désir du Congolais d'autodéterminer son futur dans un pays où les vérités sont extirpées d'euphémismes politiques².

Il suffit de faire une randonnée dans les œuvres d'Antoine-Roger Bolamba, Paul Lomami Tchibamba, Valentin-Yves Mudimbe, Georges Ngal, Pius Ngandu Nkashama, Masegabio Nzanzu, Mukala Kadima-Nzuji, Clémentine Faiik-Nzuji, Philippe Elebe Lisembe, Charles Djungu-Simba, André Yoka Lye Mudaba, Blaise Ndala, Fiston Mwanza Mujila, Ikanga Ngozi, Antoine Tshitungu Kongolo, Albert Mongita, Kasereka Kavwahirehi Mwenge, Matala Mukadi Tshiakatumba, Kama Sywor Kamanda, Stanis Wembonyama Onitotsho, Achille Ngoye, Thomas

Kanza, José Tshisungu wa Tshisungu, Sinzo Aanza, Jean Bofane, Vincent Lombume, Jean-Paul Illopi Bokanga, Jule Lomomba Emongo, Charly Mathekis, pour approuver la thèse de Ngwarsungu Chiwengo.

La revue *La Plume vivante* : une vitrine d'expression libre

Dans sa traversée du désert, la littérature congolaise a eu besoin d'initiatives fortes et savantes pour combattre l'assèchement du milieu littéraire et encourager les plumes en herbe à prendre la relève. Redonner de l'énergie au secteur littéraire, de la création à la diffusion, est le leitmotiv de la revue et de l'association *La Plume vivante* que je dirige et dont je veux parler ici, ainsi que d'autres structures littéraires ou culturelles congolaises, à l'instar des éditions Nzoi, des éditions Elondja, du Café littéraire de Missy, du Tarmac des auteurs, des Librairies Médias Paul et Paulines, de L'Harmattan-Kinshasa, de la Librairie Book express, et de la Librairie Grands Lacs. Le travail abattu jusque-là porte peu à peu ses fruits malgré l'analphabétisme récurrent, l'urgence du quotidien, le poids de la tradition, l'absence de mécénat et d'une politique culturelle nationale. Cette énergie privée a apporté de l'illumination au mouvement de la Conscience collective RD congolaise, dont le rôle s'avère substantiel dans les mécanismes de développement de l'espace littéraire, de libération, d'émancipation et de formation de l'imaginaire – des éléments incontournables pour le progrès d'un peuple.

La douleur existentielle de la littérature congolaise, causée par la léthargie, avait besoin d'un baume. Ainsi, la revue *La Plume vivante* est apparue à un moment charnière³. Il y avait un ardent désir d'offrir à la jeunesse congolaise, ou africaine, un espace de libre expression de ses pensées. La revue *La Plume vivante* sensibilise au travail de mémoire, à la sauvegarde des valeurs démocratiques, ainsi qu'à l'éducation à la citoyenneté et à la reconnaissance de l'altérité.

Les massacres et les viols, la guerre, la dépravation des mœurs, la montée de l'obscurantisme et du fanatisme religieux, la corruption et l'égoïsme ont donné un souffle nouveau à la poésie émotionnelle et engagée des écrivain·es en herbe : Harris Kasongo, Yann Kheme, Kelly Mowendabeka, Justy Chi, Yolande Elebe, Jonas Kambale, Fabrice Lukamba, Innocent Mwendo, Benoit Bachuvi, David Neembe, Gilbert Kikoma,

Tristell Mouanda Moussoki, Fidèle Mabanza Mbala, etc. Au Congo d'aujourd'hui, la littérature comme facteur social et culturel pousse les écrivain-es, même les intellectuel·les africain-es, à orienter leur lutte contre les maux précités.

En effet, dans cette revue, les auteur·rices transgressent certaines restrictions imposées par l'autoritarisme, et ne voilent pas la vérité. Ils et elles s'expriment avec un ton parfois grave, sec, intimidant, mais qui traduit leurs convictions. Ils et elles assurent avec beaucoup de liberté leur tâche de griot, d'éducateur, d'enchanteur...

La Plume vivante offre donc à ses lecteur·rices une littérature remplie de vie, exempte de haine, d'oppression, d'inconscience, de peur ou de violence, tournée vers l'humain, où le parfum du beau, du vrai et du bien se ressent dans chaque mot.

Cette revue de littérature congolaise, qui est aussi une fenêtre ouverte sur d'autres littératures, est menacée de disparition, faute de ressources financières régulières. L'absence de mécénat et de subventions à la culture en République démocratique du Congo est un véritable obstacle à l'émergence de ce généreux support de communication, un outil indispensable dans l'accompagnement, la promotion et la diffusion

des cultures vivantes. En effet, les animateur·rices de la plume congolaise, de l'intérieur ou de sa diaspora, sont tou·tes animé·es par une volonté manifeste de travailler au rayonnement de leur littérature, nonobstant les divers écueils liés à l'exercice de leur travail d'écriture. Préservons cette flamme de l'espoir afin de porter haut la voix de l'Autre, qui a désormais une bouche, la nôtre.

1. Mukala Kadima-Nzuji, « La République démocratique du Congo : un demi-siècle de littérature », *Présence africaine*, vol. 2, n° 158, 1998, consultable en ligne sur [cairn. info].

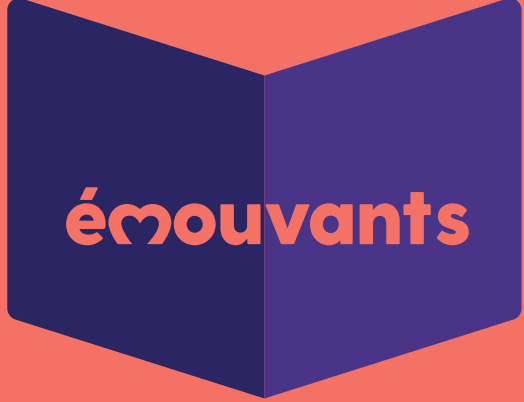
2. Ngwarsungu Chiwengo, « Littérature congolaise : imaginaire et miroir de l'urgence sociale », *Présence francophone : revue internationale de langue et de littérature*, vol. 87, n° 1, 2016.

3. Pierre Benetti, « Vu d'autres pays. De la littérature au Congo », *En attendant Nadeau*, 23 mai 2017, en ligne sur [www.en-attendant-nadeau.fr].

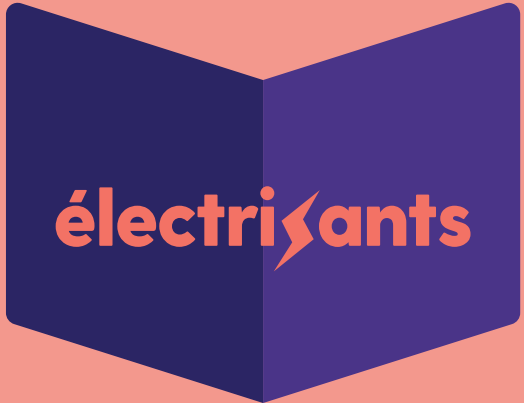
Fiston Loombe Iwoku est né à Goma (République démocratique du Congo) en 1984. Cet écrivain-poète congolais est le fondateur de la revue et de l'association *La Plume vivante*. Avec ces deux structures, ce défenseur de la culture congolaise ambitionne d'organiser des activités littéraires en RDC et en Afrique.



brillants



émouvants



électriçants

**On fait de grands livres
au Québec**

Trouvez conseil à votre **bibliothèque**
ou chez votre **libraire** d'ici !

jelisquebécois.com



En partenariat avec :

Québec 